

GUILLAUME MONPIERRE

L'ERRANCE
INTÉRIEURE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042524142

Dépôt légal : décembre 2025

*Ce livre est dédié à tous les estropiés et les naufragés de la
vie !*

*Il est, par certains de ses aspects, d'une extrême violence,
à l'image de ce monde ; ainsi, ne réprochez pas son auteur,
mais ce monde blâmable !*

Chapitre I

*J'ai péché devant Toi, Seigneur, et face à Ta Grandeur –
comparée à ma petitesse et à ma médiocrité – je m'en
repens amèrement, et verse des torrents de larmes.
Pardonne-moi dans Ta grande bonté, car Ta miséricorde
précède Ta colère !*

Par le passé, Noah Donat se croyait doté d'une nature mystique, il sait maintenant n'être qu'un fou.

Vivant dorénavant dans la solitude, démuné de tout, dans une zaouïa au Maroc, il a pris la décision de vivre loin des hommes du monde et de leur fourberie. Tombé dans un mal profond, ses désirs charnels et tyranniques qui – comme vous le constaterez, occupaient une place centrale dans sa vie et régissaient sa pitoyable existence comme un animal – ont entièrement disparu et se sont dissipés par suite d'un événement « traumatique » dont je vous ferai part. À présent, il se ressource et se ressaisit à l'écart du monde ; son état psychologique, jugé, pendant un temps, critique, s'améliore avec l'air pur des montagnes.

Mais comment en est-il arrivé là ? Qu'est-ce qui l'a fait basculer au point de partir et ne peut-être jamais revenir ? Je m'en vais vous le conter... soyez tout ouïe mes amis – ou plutôt devrais-je dire mes ennemis – car les hommes, le plus souvent sots et cruels, ont précisément été la cause de son départ précipité !

En un jour de décembre, il éprouva une sensation étrange, une sorte de malaise, l'impression de n'être plus lui-même. La journée commençait pourtant bien ou disons qu'elle ne semblait pas avoir mal démarré, car une journée idéale, dans

ses causes comme dans ses effets, n'existe sûrement pas. Des gens bien intentionnés vous diront certainement le contraire, mais ils ne sont pas à prendre au sérieux, en tout cas, moi, je ne les pense pas être des gens raisonnables. Ou peut-être considèrent-ils qu'une journée idéale, c'est d'avoir bien mangé et bien ri, mais alors toutes les journées de sa funeste existence furent idylliques ! L'idéal ne se réduit pas à ces seuls deux aspects, certes essentiels, mais, ma foi, triviaux.

La joie est un élément essentiel de l'existence humaine, je dirais même l'aspect le plus fondamental, car elle constitue la vie qui s'exprime ; elle est cette vie même. La joie n'est pas le bonheur, elle en est bien plutôt l'envers. Elle ne s'oppose pas non plus au malheur, mais naît et surgit du tragique même de la vie. Elle est la seule chose qu'il nous reste pour ne pas implorer, disparaître, sombrer dans un irrémédiable mutisme. La joie est l'éclair tragique jaillissant du néant, cette étincelle de vie, cette lumière entourée de ténèbres nous permettant encore de tenir debout, de ne pas nous effondrer sur nous-mêmes. Quand il ne reste plus que cela, autant s'y accrocher vaillamment.

Une journée faite de manger et de rire est donc une bonne journée, disions-nous ; bien évidemment, ce que l'on mange doit être savoureux, et plus important encore, le rire doit être féroce. Aujourd'hui, les gens rient avec gentillesse et sympathie, mais la force du rire est dans sa capacité de destruction : le rire doit être saignant, tranchant, affûté comme une lame, ironique et assassin. Il y a un art du rire. Il faut donc le manier avec une grande dextérité et ne pas rire de remarques insignifiantes ou insipides.

Et si nous avions pleinement conscience de ce qui nous attend, nous ririons peu... et pleurerions beaucoup !

Je me suis égaré en route en vous parlant de manger et de rire ; ce que je voulais exprimer, c'est que, si une journée idéale se résumait à bien manger et bien rire, toutes les journées de sa (encore) courte vie – Noah n'ayant que trente ans – auraient été parfaites. Or, tel ne fut pas le cas, loin s'en faut.

Je vous disais donc que Noah est un être tourmenté, quelquefois même paniqué, sujet à des crises d'angoisse. Cela le

prend soudainement, comme ça, d'un coup, sans qu'il y ait songé auparavant. Pensez bien que s'il y avait réfléchi, rationnel comme il est, il aurait convaincu son angoisse de repartir d'où elle vient, à grands coups d'arguments. Elle l'écouterait sûrement, car il peut se montrer très convaincant quand il en a l'envie. Seulement, voilà, elle s'invite en lui comme ça, d'une façon complètement impolie et pour l'en faire sortir, c'est toute une histoire.

Je vais donc vous expliquer en quoi consiste une crise d'angoisse, pour ceux qui n'en auraient jamais fait l'expérience.

Les médecins considèrent quasi unanimement que tout le monde est sujet à en faire au moins une fois dans sa vie donc si vous n'en avez jamais fait, surtout, ne perdez pas espoir, elle se déclarera bien tôt ou tard. Vous pouvez aussi aller jeter vos yeux dans les manuels de psychologie pour vous en faire une idée, mais entre la théorie et la pratique, entre l'explication doctrinale et l'expérience vécue, il y a un monde incommensurable. Jamais l'explication ne remplacera l'expérience.

Les crises de panique se présentent généralement ainsi : sans crier gare, le patient éprouve une forte sensation de vertige, des difficultés à raisonner logiquement, l'impression de s'évanouir, de n'être rien, juste une pure contingence dans l'univers, un être hasardeux parmi des milliards.

Un sentiment de dépersonnalisation envahit la personne et elle se sent brutalement anéantie comme si elle avait pu être tout autre, un autre « moi », posséder une identité différente de la sienne, être une autre entité.

La crise d'angoisse est encore plus intense quand elle a lieu dehors, au milieu de la foule, car la sensation de n'être qu'une personne perdue parmi tant d'autres se trouve décuplée.

Au moins, seul chez soi, on se sent moins emporté, moins happé par le tourbillon infernal du monde environnant.

En ce jour si peu particulier de décembre, puisque tous les jours se ressemblent et essentiellement ne se distinguent en rien, Noah fut donc pris d'une crise en pleine rue. À l'époque, il vivait seul dans un studio à Bobigny, avait passé la journée à lire un livre sur le génocide rwandais, rempli de détails sordides, et en était ressorti traumatisé ; croyez-moi, et je ne

pense pas que vous mettez ma parole en doute, l'Afrique est un continent traumatisant.

Après cet après-midi regorgeant de sang, de viols, de meurtres, et de massacres, le ventre tout retourné, il sortit s'aérer à Paris pensant que cela l'apaiserait. Nous étions un samedi soir, et les rues, pleines de monde à craquer. Soudain, un homme, tout éclairé de lanternes accrochées à son corps, surgit de nulle part. Des passants, drogués et hilares, le pointaient du doigt, le scrutant d'un regard à la fois méprisant et admiratif.

C'est à cet instant précis que Noah perdit pied.

Il s'assit par terre et eut cette horrible impression d'être entouré de fous, comme s'il se trouvait dans un asile d'aliénés.

Il se dirigea alors précipitamment vers la guichetière du métro situé non loin de là.

— Appelez les pompiers, j'ai l'impression de devenir fou.

— Qu'avez-vous, monsieur ? répondit la guichetière surprise.

— Je vous dis d'appeler les pompiers ! J'ai l'impression que je deviens fou, que je ne suis plus moi-même, que je pète un câble.

— Calmez-vous, monsieur... Décrivez-moi vos symptômes !

Cette dernière remarque l'agaça vertement ; qu'est-ce que cette guichetière pouvait comprendre à ses symptômes ? Il lui demandait d'appeler les pompiers, pas de l'analyser !

Encore une imbécile qui avait dû trop feuilleter de magazines de psychologie dans la salle d'attente de son médecin.

— Bah mes symptômes... Comment dire... j'ai l'impression de devenir fou, de ne pas être moi-même, de vivre une sorte de dépersonnalisation, dit-il en la fixant avec des yeux exorbités.

— Bon... j'appelle les pompiers, répondit-elle, hébétée.

— C'est ça ! Faites donc ça, dit-il, exténué.

Ils arrivèrent environ dix minutes plus tard. Ils étaient trois : deux grands et un petit.

Il les renseignait sur son accès de « folie » et ils allèrent à l'hôpital. Durant le trajet, il expliquait à deux de ces hommes

qu'il lisait beaucoup, notamment de la philosophie, et qu'il avait parfois l'impression de devenir fou. Le premier, le petit, ne trouva rien de plus intelligent à dire qu'il avait lui-même étudié de la philosophie en classe de terminale et que ça l'avait rendu *ouf*. Le second affirma le plus naturellement du monde qu'il fallait trouver son équilibre, que pour certains, c'était le yoga ; pour d'autres les filles ; pour d'autres encore la fumette... Chacun son truc quoi !

Arrivé à l'hôpital, il patienta une heure avant de voir un médecin qui le rassura. Celui-ci lui déclara qu'il n'était pas fou, mais se fiant à son discours, qu'il était peut-être simplement extralucide. Remarque pour le moins géniale ! Désormais, il n'était plus, ni fou, ni dépressif, ni désespéré... mais extralucide.

Si cela ne changeait rien à son ressenti intime, au moins cela lui conférait, disons... une certaine noblesse. C'était entendu, il était un homme extralucide. Il était donc un poète, car comme l'a dit Gabriel Garcia Marquez :

« Seule la poésie est extralucide ».

Je sais, j'invoque ici un argument d'autorité, mais cela reste un argument tout de même et l'autorité n'est pas toujours déplaisante.

Bien ! Donc il était poète. Cela ne le dérangeait guère d'être un poète, à défaut d'autres choses. De toute façon, il faut bien incarner quelqu'un, alors quitte à choisir entre poète ou rien, autant vivre tel un poète. Mais un poète est-il seulement quelqu'un ?

Chapitre II

La solitude macabre, mortifère et le dépouillement le plus complet dans lesquels Noah vivait depuis des années le plongèrent subrepticement dans la folie, sans retour possible vers une psyché « saine » et « normale ». La solitude... Ô belle solitude, qui constitue l'apanage des sages, à laquelle il aspirait profondément depuis l'enfance ! En principe, il était censé s'en approcher lentement, pas à pas d'ici dix ans, quarante ans représentant l'âge mûr dans la tradition islamique, âge auquel le Prophète Muhammad reçut la révélation divine par l'entremise de l'archange Jibril. Toutefois, il ne se faisait guère d'illusions, son âme le conduisait plutôt vers la folie... mais la sagesse peut aussi être une forme de folie.

Ainsi, il consacra son trentième anniversaire sans éclat ni clinquant, comme font les gens du monde qui le fêtent dans le luxe et la somptuosité ; où, sans honte, règnent et prospèrent le vice, les apparats et les somptueuses parures, dans toute leur ostentation la plus détestable. Ainsi, il a fêté son anniversaire tout seul, tel un orphelin abandonné de tous, délaissé, isolé, perdu dans un désert de bitume sans fin. D'ailleurs, il aurait sans doute été mieux dans le véritable désert saharien au contact des Touaregs ou autres peuplades, que dans ce désert urbain, sauvage, triste et gris que représente la banlieue parisienne.

Sa mère, un petit bout de femme blonde et bavarde, pas spécialement intelligente, mais « accaparatrice » et particulièrement « vicieuse » comme le sont nombre de femmes, aurait sans doute aimé partager ce moment avec lui, mais ils n'étaient plus en contact depuis déjà une année entière.